Réflexions d'un esprit désintéressé : suite

Autor(en): **J.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 51

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178982>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Réflexions d'un esprit désintéressé.

III.

Nous disions naguères que nous avions fait un projet de théâtre; mais n'allez pas croire, ami lecteur, que l'auteur de cet article soit architecte, qu'il ait lentement et soigneusement dessiné dans son cabinet un plan de théâtre avec devis, profils et coupes. La sépia et le tire-ligne lui sont complètement étrangers; c'est pourquoi, sans entrer dans les détails techniques, nous nous bornerons à des considérations générales.

Les personnes douées du sentiment artistique pensent que le futur théâtre doit être petit. Il serait alors beaucoup plus facile à le décorer convenablement. Au plafond, des amours joufflus montreraient leurs mines rubicondes. On prierait un artiste renommé de retracer sur la toile quelque grande scène de la vie municipale. Des loges moelleusement rembourrées et chauffées comme un boudoir recevraient les crinolines des jeunes beautés et les habits noirs de leurs adorateurs.

Je ne voudrais pas jurer qu'au sentiment artistique de ces personnes ne se joigne pas un instinct aristocratique. Si le théâtre est petit, les places seront peu nombreuses; si les places sont peu nombreuses, elles seront chères; si les places sont chères, le local ne pourra recevoir qu'une société choisie; on y sera en petit comité, comme chez soi.

Ces raisons-là, on ne les donne pas tout haut et pour cause; seulement on prétend que les acteurs jouent infiniment mieux devant une salle pleine, et qu'un grand théâtre aurait la chance d'être souvent à peu près vide. Nous allons indiquer un moyen de le remplir.

Ainsi qu'on a pu le voir dans nos articles précédents, nous voulons un théâtre, mais un théâtre pour le peuple. Par ce mot de peuple, nous entendons cette partie intéressante de la population dont les gains sont modiques et par conséquent interdisent toute grande dépense. Nous voulons que les artisans, les ouvriers, puissent écouter une pièce de théâtre avec leurs familles sans consacrer à ce divertissement le salaire de plusieurs journées.

Le théâtre est jusqu'à un certain point un moyen d'éducation, pourquoi donc ne le mettrait-on pas à la portée de tout le monde?

Les républiques anciennes comprenaient mieux cette obligation. A Athènes, à Rome, les spectacles étaient

la plupart du temps gratuits; le peuple tout entier applaudissait aux créations d'un Sophocle, d'un Aristophane, d'un Plaute. Le vice était flétri publiquement; les traditions nationales servaient de base aux tragédies, le patriotisme des citoyens s'y retrempait et chacun en retirait des enseignements salutaires.

J. B.

La femme muette.

Il n'y a de nos jours que peu d'hommes qui fassent grand cas des écrits de Rabelais, et l'on dirait presque que la seule chose qui se soit conservée de lui, c'est le quart d'heure de Rabelais et les noms de Gargantua et de Pantagruel; malgré la forme grossière dans laquelle se présente la bonne vieille plaisanterie de nos aïeux, on peut pourtant s'étonner de ce que l'auteur le plus spirituel du siècle de la Réformation est tellement oublié que ses écrits partagent maintenant le sort de ces vieux fabliaux dans lesquels Molière a trouvé les meilleurs sujets de ses comédies. Quant à moi, j'avoue franchement, qu'en dépit de la pruderie de nos temps, je préfère infiniment la plaisanterie humoristique des siècles passés, quelque baroque et grotesque qu'elle nous semble, aux élucubrations soi-disant spirituelles du siècle actuel, et je fais encore mes délices des œuvres de Rabelais. L'anecdote que nous allons raconter aux lecteurs du *Conteur vaudois* appartient à cet écrivain, et nous nous gardons bien d'en modifier la forme; nous lui conserverons ce vieux style naïf, que nous regardons comme son véritable parfum.

« Dans un certain pays barbare il y avait un mari, si pervers d'entendement, qu'ayant acquis en mariage une femme muette, s'en ennuya, et voulant soi guérir de cet ennui, et elle de sa muetterie, le bon et inconsidéré mari voulut qu'elle parlât, et pour ce eut recours à l'art des médecins et chirurgiens, qui pour la démuettir, lui incisèrent et bistourisèrent un enciliglote adhérent au filet; bref elle recouvra santé de langue, et icelle langue voulut récupérer l'oisiveté passée, elle parla tant, tant et tant, que c'était bénédiction: Si ne laissa le mari houru de se lasser de si planthereuse parlerie: il recourut au médecin, le priant et conjurant qu'autant il avait mis de science en œuvre pour faire caqueter sa femme muette, autant il en employât pour la faire taire. Ce nonobstant, le mari supplia, pressa, insista, persista, si que le savantissime docteur découvrit en un coin des registres de son cerveau, re-